

ment épidémique par l'air qui a réussi à le transporter partout. Or, nous répèterons ici ce que nous avons déjà dit: à toute épidémie pouvant trouver un berceau, une cause, il est du devoir de tous de travailler à détruire cette cause. Pour prévenir le choléra asiatique, qui est bien sûr le plus terrible des fléaux épidémiques, que faut-il donc faire? Nous en trouvons les moyens dans l'histoire même de cette maladie. M. le Dr. Piré nous le dit énergiquement :

“ Pour détruire le principe du choléra-morbus de l'Inde, il faudrait que la diplomatie européenne, non-seulement invitât, mais forçât les peuples de l'Hindoustan à ensevelir tous leurs morts à deux pieds sous terre et dans des lieux situés à l'abri des inondations du Gange et de l'Indus. Alors le choléra asiatique disparaîtra pour toujours de la surface du globe. Ce sera une grande victoire remportée dans l'intérêt de l'humanité. Nous devons supposer que tout ce qui nous entoure et qui fait notre vie, devait être dans les temps primitifs dans un état de pureté que nous ne pouvons trouver aujourd'hui. Ainsi, l'air que l'on respire, l'eau que l'on boit ont bien certainement perdu des qualités vivifiantes qu'on leur a toujours attribuées; bien plus, une foule de causes, de mauvaises influences, ont fait de ces agents de vie des agents de mort. Or, nous croyons qu'il est d'une urgente nécessité de travailler à leur restituer cet état primitif, cette condition normale qui leur est indispensable pour qu'ils soient ce pourquoi ils ont été créés, c'est-à-dire, le bien de tous. Nous avons pris pour nous faire mieux comprendre un exemple frappant dans l'histoire du choléra asphyxia, et nous en tirons la conclusion suivante: Travaillons à détruire complètement les germes des maladies endémiques et l'humanité, toujours inquiète, verra approcher sans crainte les saisons qui transforment ces affections endémiques en épidémies d'une mortalité toujours foudroyante.

Nous avons dit que c'est surtout par la respiration que les éléments morbides tenus en suspension dans l'air, pénétraient dans les tissus vivants pour y exercer leurs ravages; à ce sujet nous ne pouvons nous empêcher de mentionner les curieuses découvertes de Tyndall qui prouvent l'étonnante facilité pour tout ce que l'air peut contenir, de rentrer dans les voies respiratoires: “ On sait, dit-il, que les os des oiseaux, au lieu d'être remplis de moëlle sont absolument creux, et qu'ils communiquent avec les poumons, et servent ainsi à la respiration. Aussi ces os pneumatiques sont-ils très propres à retenir les corpuscules aériens qui parviennent dans leurs cavités: Un paon, élevé dans un château, offrait dans ses os d'abondants filaments de laine et de soie, teints des plus magnifiques cou-